



Un grand bruit de catastrophe

Nicolas
Delisle-
L'Heureux

Les Avrils

Ouananiches II

C'est le stupre, le véritable coupable de la décadence de notre ville. Par une nuit orageuse de juin 1991, le maire Jean-Marc Desfossés et une de ses maîtresses, mis tous deux en appétit par l'affriolant printemps tardif, allèrent se promener en camion sur le chemin du lac du Cerf, une longue et étroite route de terre qui serpente vers le nord sur près de vingt-cinq kilomètres avant de s'arrêter net, au milieu de la forêt. De là, des milliers de sentiers de motoneige, fantastique terrain de jeu des habitants de la région, mènent vers le pôle Nord en quelques jours si on le cherche. Au milieu de la tempête, Jean-Marc, fanfaron, effectua une manœuvre par trop risquée pour ses talents de conducteur et son camion fit plusieurs pirouettes avant de s'immobiliser à l'envers. La femme, grièvement blessée, resta prisonnière des décombres. Dans la nuit noire, son amant partit chercher de l'aide à pied, mais, désorienté et en état de choc, il s'élança dans la mauvaise direction. Ce sont les cadets, contents de cette disparition comme des grands-mères qui ont

de la visite, qui le trouvèrent au petit matin, suant et paniqué, peu de temps après sa passagère.

Val Grégoire se découvrit à cette occasion une perfidie aussi vive qu'un premier désir. Des deux infidèles, nos parents dirent qu'ils avaient écopé – surtout *elle*, la lubricité revêtant un caractère encore plus infâme pour une femme, mère de famille de surcroît. On connaissait le coin marécageux du lac du Cerf où l'accident s'était produit ; on connaissait les nuits humides de juin, après l'orage ; on connaissait les mouches en dormance depuis des mois, surgissant d'outre-tombe, affamées ; on connaissait la rumeur, éventée comme une joie : l'impudique, demeurée captive de l'habitacle défoncé, avait subi près de dix mille morsures, dix mille morsures sur un corps estropié, c'est donc dire qu'il y a des gens payés dans les hôpitaux pour colliger ce genre d'information. Nos parents sifflotaient des cantiques édifiants sur l'importance de la famille et il arrivait même qu'ils sourient à l'idée d'être à l'abri d'un tel drame, insatisfaits et goulus, mais tellement, tellement fidèles en ménage.

Marie-Pierre et Jean-Marc Desfossés se disputèrent tout ce qui les rattachait l'un à l'autre : la maison, le moulin à papier, le restaurant, les immeubles à logements locatifs de la rue Principale, le chalet du lac du Prêtre, les trois voitures, les comptes conjoints, les comptes d'épargne, les comptes chèques, les comptes comptants, tout tout tout, tout compte fait. Ils firent chacun venir des avocats de la grande ville : la première, de Montréal, et le second, comme toujours dans la surenchère, de Toronto. C'est alors que les problèmes survinrent. Elle, d'une part, offrit

aux deux employés de son resto-bar un chèque-cadeau de vingt dollars au comptoir de la Saint-Vincent de Paul quelques instants avant de les congédier. Surchargeée de travail et distraite par ses déboires matrimoniaux, elle servit un jour trop tard une petite salade de poulet bien inoffensive, et une dizaine de clients bouchèrent les toilettes du bistro avant de se concerter aux urgences, enrichissant leur vocabulaire du mot *dédommagements* (avec un *s*, bien sûr). Quant à lui, des fils électriques négligemment laissés à découvert au mauvais endroit du moulin par un manœuvre sous-payé et mal encadré surchauffèrent et consumèrent les trois quarts de l'immeuble. Pour envenimer la situation, l'emphytéose sur la forêt arrivait à échéance et personne, dans quelque ministère que ce soit, ne pouvait garantir qu'elle serait reconduite, à cause d'un obscur traité international. Pour cette raison, les assurances refusèrent de payer pour la reconstruction du bâtiment, même si elles défrayèrent les avocats, qui furent chassés de la ville avec des fourches et des faux, comme au temps de la Révolution française. Au bout de tout ça, Jean-Marc perdrat les rênes du conseil municipal et, pour la première fois depuis sa fondation, Val Grégoire se retrouverait sous la férule d'un maire qui n'avait pas de sang Desfossés dans les veines, un jeune parvenu arrivé à Val Grégoire pour profiter du désastre en cours en vendant des assurances.

En un rien de temps, nos pères, anciens employés de l'ancien moulin, passèrent de l'espoir de relance à l'alcoolisme de fin de vie ; nos mères, anciennes femmes au foyer, de ménagères un brin lubriques à caissières

au Dunkin' Donuts en uniformes brun-beige ; et nous, anciens bambins surprotégés, d'enfants gâtés pourris à enfants de chienne.

Tous nés quelque part entre Montréal et Chibougamau, nos pères se mirent à disparaître sans se retourner. Des bandes d'hommes louaient en secret des mini-fourgonnettes immatriculées en Arizona, et on ne les revoyait plus. Nous nous réveillions le matin en nous demandant lesquels avaient été les derniers à tout balancer. Nouvellement orphelins ou tout comme, nous nous sentions presque soulagés de ressembler enfin aux copains ; gars comme filles, nous haussions les épaules, rêvassant au moment où notre jour de quitter Val Grégoire surviendrait enfin : « Quand je serai grand, je serai comme mon père... »

Personne n'aspirait à devenir comme sa mère, car, jusqu'à ce qu'elle se fasse larguer sans préavis, chacune d'elles se taisait à propos des dettes d'alcool de son mari, de ses détours coquins chez la voisine, de ses mains tantôt vagabondes, tantôt emportées. Impuissants, nous les observions se faner, même les plus coquettes trimbal-laient quelque chose d'imperceptiblement défraîchi. Elles gardaient la tête baissée, convaincues qu'elles valaient désormais moins que ce qu'elles avaient valu : elles étaient nées grandioses ; elles rapetissaient à vue d'œil, jusqu'à se réduire à leur rôle de mère. Désormais, les seuls regards qui leur traversaient le corps étaient les nôtres, et nous constations, bouleversés, le rouge à lèvres sur leurs dents, les grumeaux de mascara sur leurs cils et les poches enflées sous leurs yeux. Certains après-midi, nos mères se rencontraient en hordes à la Plaza du monde

et n'échangeaient pas un seul mot : elles filaient droit vers l'une des trois cabines d'essayage où elles s'enfermaient à tour de rôle pour se recroqueviller, serrer les poings et se mordre les joues en espérant que leurs pleurs ne résonneraient pas trop, cependant que leurs compagnonnes d'infortune nous surveillaient mollement, nous, leurs bambins morveux et plaignards. C'était la moindre des choses, entre elles, de s'accorder quelques instants de répit. Elles observaient, rabougries, mutiques et à court de rêves, l'évolution de leur patelin, appréhendaient ce que nous étions sur le point de devenir et avaient peine à râver leurs larmes, leurs gorges nouées donnaient l'impression de converser avec des chèvres.

Plus de cinquante ans après l'inauguration de Val Grégoire, nos mères n'ont pas bougé et semblent désormais n'avoir pour seule fonction que de s'inquiéter pour nous, devenus adultes, et pour notre progéniture, sur le point de l'être. Les rues, le centre communautaire et les halls des écoles portent les noms de leurs maris, mais ce sont elles qui ont affronté les hivers du Nord et nos récidives canailles. Elles ne sont pas malheureuses, elles le jureraient, juste un peu mélancoliques – elles préfèrent le terme *fragiles* et contribuent à sept pour cent de l'économie pharmaceutique de l'est du pays.

Aussi surprenant que cela puisse paraître à la lumière de la déchéance qu'il avait lui-même déclenchée, Jean-Marc Desfossés n'a jamais imité la plupart des autres hommes en quittant Val Grégoire : après des années à se lessiver et à alimenter leur détestation réciproque avec soin, Marie-Pierre et lui ont prétendu que rien ne s'était

produit et sont pour ainsi dire restés mariés, sous le même toit, encombrés, comme toute famille dysfonctionnelle qui se respecte, de leurs enfants, ici sept fils. Durant long-temps, exemple probant de leur aveuglement volontaire, ils se sont efforcés de faire perdurer leur illustre tradition de bal de Noël, et Val Grégoire, désespérément disposée à y croire encore alors que tout autour s'écroulait, s'est obstinée tout aussi longtemps à préserver l'image de la quintessence qu'ils représentaient. Instaurée depuis l'époque de l'aïeul Desfossés, cette fête faisait l'envie de tous les contribuables, qui espéraient jusque dans leurs songes, chaque début novembre, un carton d'invitation confirmant leur appartenance à l'élite locale.

Jean-Marc priorisait les entrepreneurs en construction, les golfeurs à la fiche juste un peu moins reluisante que la sienne ou ceux dont les conjointes étaient les plus lascives ; Marie-Pierre, les femmes qui avaient les moyens de s'acheter une robe neuve pour l'occasion, celles qui détenaient au moins un secondaire IV ou celles qui buvaient plus qu'elle, la faisant passer pour vertueuse. Même une fois leur mariage gangrené, les deux hôtes n'ont jamais cessé de jouer le jeu à merveille en pareilles circonstances : Jean-Marc remerciait chacun d'être venu avant de rendre hommage, toujours de la même façon, à son épouse, la plus belle de la soirée, sans la fougue de laquelle ce superbe événement n'aurait jamais eu lieu. Restée jusque-là savamment à l'écart, Marie-Pierre s'avancait vers son mari en roulant les hanches et frayait son chemin à travers l'auditoire. Ils s'efforçaient tous deux de souder leurs regards avec une intensité affectée et

elle allait l'embrasser au milieu du salon, sortait la langue. C'étaient les trente plus belles secondes de leur année, les seules trente secondes où ils se désiraient un peu.

Même lorsque la désertion des hommes de Val Grégoire a commencé à donner à ce banquet des allures de Cercle des Fermières, tout le monde a continué d'y participer sans broncher, un cirque qui prendrait abruptement fin avec la disparition de Marco, le benjamin des Desfossés.

Les conséquences de cette affaire, dont la mort du prisé réveillon aura constitué certes le moins tragique élément, se font toujours sentir aujourd'hui, entre autres parce que Jean-Marc et Marie-Pierre, tétanisés et meurtris, sont encore lovés sans amour sur le tapis de leur salon. Sur le coup, nos parents ont eu beau froncer les sourcils de stupéfaction, dans les faits, ce drame se tramait depuis longtemps pour quiconque était plus ou moins attentif aux déboires des frères Desfossés. Dans les établissements de la commission scolaire, en effet, on avait longtemps redouté de ne jamais se remettre du passage de ceux-ci, d'autant que chacun était un redoubleur chronique et que chaque année reprise par l'un d'eux étirait le trouble. On avait même songé un temps à leur offrir un diplôme en échange d'une promesse de rester à la maison.

De l'aîné au benjamin, de coup manqué en coup manqué, ils bousillèrent en quelques années de délinquance toutes les possibilités qui leur avaient été dévolues. À chacun des Desfossés son heure de gloire, si on peut dire, car leurs bourdes semblaient, en une sorte d'effet domino dévastateur, avoir une incidence directe sur l'évolution de notre ville : observer leurs dérives,

c'était un peu lire dans l'avenir de Val Grégoire. L'un d'eux, débrouillard comme un député, reçut, grâce à une entourloupette administrative, une subvention provinciale pour démarrer son propre laboratoire de fabrication de produits de synthèse – des amphétamines. Cette initiative, quoique de courte durée (il fut appréhendé au bout d'un an et demi, trahi par sa propre déclaration d'impôts), laissa des séquelles : on vit apparaître dans nos rues des gamins blêmes – c'est-à-dire certains d'entre nous –, traînant les pieds et geignant comme des bêtes, esclaves d'une drogue que le marché ne produisait plus. Ou ce Desfossés-là, particulièrement fanfaron, tiré à bout portant un soir d'octobre, bang ! bang ! bang !, trois balles dans la tête venues d'un cœur jaloux. L'éclopé, qui autrefois parvenait à attirer vers lui bien des filles déjà acoquinées à des types ordinaires grâce à son insolente désinvolture, survécut à l'assaut et il fixe désormais ses rares visiteurs avec des yeux exorbités en émettant des sons bizarres : dong, grrrr, ding, dong. L'assaillant s'en tira à bon compte : incarcéré pour quelques mois à peine, il en ressortit ragaillardi et pimpant. Les filles se jetèrent à ses pieds, et c'est ainsi que les règlements de comptes sommaires devinrent légion par ici.

Souvent contraints de partager encore aujourd'hui la même cellule, les frères Desfossés reprennent à chaque condamnation leurs plis d'enfance et se chamaillent à propos de qui ronfle et de qui empiète sur l'espace vital de qui. Ils ont entrecoupé le bal de leurs entrées et sorties des soins intensifs ou de tôle de coups pendables et de vives baises qui ont engendré, à terme, des dizaines et

des dizaines d'enfants, des voyous de la pire espèce (la leur). Ces derniers sont soumis aux mêmes désirs encagés que leurs aïeux et la ville retient son souffle chaque fois qu'un Desfossés cherche à se distraire.

Quant à Marco, le plus jeune, nous n'avons jamais su où il a échoué. Son départ l'a précipité avec Laurence Calvette dans nos mythes éperdus, les mêmes que Le Baron ou La Petite Sale. Des histoires qui font naître des héros pour les fripouilles de notre espèce. Des qui se résument mal. Des qui ne tiennent certainement pas en une petite phrase d'un petit paragraphe. Des qui font des livres.

Nous savions ses racines et sa souche, à Marco, et nous sentions depuis toujours qu'il aurait dû appartenir à un autre arbre généalogique. Il était né avec un patronyme qui était comme des cannettes vides attachées à ses jambes, ça faisait kakling-kakling partout où il passait. Sauf que sa réputation le concernait à peine. Il découlait, septième, d'une lignée guerrière, copie carbone des autres Desfossés, le même format, à la différence que, enfant, il exécrerait la chasse parce qu'incapable de tuer et se portait, justicier, à la défense des plus vulnérables. Son père roulait les yeux de honte, ses frères l'assaillaient de pichenottes et il devint le préféré de sa mère. Nous l'avions vu se forcer à se transformer, nous l'avions vu commencer à serrer les poings, à regimber contre les professeurs, à chercher la pagaille. Son clan s'est soudé à mesure qu'il devenait ce qu'il n'était pas et qu'il tentait de renier une faculté dont nous étions tous dépourvus et que nous recherchons avidement depuis : l'empathie.

Mais le problème avec soi-même, c'est qu'on naît sur une île minuscule dont on a vite fait le tour et que tout ce qu'on jette à la mer revient invariablement s'échouer sur le sable.